3 1761 07865031 4

Doucet, Louis Joseph
Lettres et devises fragmentaires

PS
9507
O82L48
1921
c.1
ROBA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresetdevises00douc

005013

LOUIS-JOSEPH DOUCET

Lettres et Devises
fragmentaires

PROSE

MONTREAL
J. G. YON
EDITEUR
936, RUE ST-DENIS
—
1921

LOUIS-JOSEPH DOUCET

Lettres et Devises
fragmentaires

PROSE

MONTREAL
J. G. YON
EDITEUR
936, RUE ST-DENIS

1921

Cordialement dédié à mon ami

JOS. ST-CHARLES,

artiste-peintre, qui a brillé glorieusement à

l'Ecole des Beaux Arts, à Paris.

L.-J. D.

LIBRARY
FEB
19
1987
UNIVERSITY OF TORONTO

DISCOURS DE CONVENTION AU SEMINAIRE

Nombre de voyageurs m'ont affirmé qu'il était bien beau de voir Paris, la ville-lumière, mais qu'il était encore plus beau de le revoir.

Chers confrères, il était doux autrefois de nous voir, il est je crois encore plus doux de nous revoir.

Notre jeunesse s'attachait sans pouvoir analyser son attachement, aujourd'hui nous nous retrouvons avec la certitude de notre amitié mutuelle.

La distance et le temps n'ont pu atténuer dans nos coeurs le souvenir qui nous unit.

Mais les heures sont brèves et les ans passent vite.

Comme pour tromper les haltes fragmentaires de la vie, et donner l'illusion, à la fois, des époques fugitives qu'ils racontent et l'apparence des glissements quelque peu ralentis des scènes humaines, aux reflets des mots qui ne sont toujours. hélas ! que des signes conventionnels, les romanciers, en forme d'épilogue à leurs oeuvres, intitulent souvent le dernier chapitre : **Vingt ans après !**

Vingt ans après, les hauts faits des héros, vingt ans après le bruit des existences en luttes, le silence se fait sur les tombes.

Le peu qui demeure ensuite dans la mémoire des coeurs qui survivent c'est le bien véritable, le bien dépouillé de toute annonce vulgaire, de tout recrutement de pensée à outrance, de toute cabale systématique.

Que nos agapes fraternels gardent le caractère intimes et discrets des choses pieuses.

Que cette halte d'un jour au foyer de notre Alma Mater retrempe le courage de nos âmes.

Mais un instant, du moins, rêvons, pour mieux
[passer le temps,
Aux beaux jours disparus de l'ardente jeunesse,
C'est un droit qu'à la vie on achète en passant,
Notre rêve et l'espoir sont un peu la sagesse.

La vie est le rêve d'un homme éveillé, a dit Pindar.

Le rêve de quoi ? Le rêve de marcher et d'avancer.

L'espoir de quoi ? Peut-être l'espoir de récapituler la vie, qui vaut bien une leçon, et de revoir aussi ce qu'il nous a plu d'avoir vu.

En tous cas, si le rêve et l'espoir nous aident à passer si vite, ces deux instincts de l'âme doi-

vent compter comme des forces inconnues, puisqu'ils valent souvent le spectacle des théâtres modernes.

Quant à moi je n'ai rien appris et rien oublié. (C'est un vieux proverbe de Napoléon Ier contre les Bourbons).

Je me retrouve comme après la vacance, prêt à recommencer une petite version.

Pendant ma vacance, une vacance de 20 ans, je m'en suis fait des versions, voici ma dernière; en manière de consolation et de passe-temps, je me disais :

Pour consoler ton âme en ses heures d'ennui,
Pour soutenir ton coeur au jour des défaillances.
—Sur l'espoir des rayons il faut un peu de nuit.
Souviens-toi du destin, cet aiguiseur de lances.

Je considère que mon temps de collège n'est pas fini, je veux étudier jusqu'à mon dernier souffle, jusqu'à mon dernier souffle je ferai des versions, non plus toujours de grec et de latin, mais mes versions d'apprentissage de la vie.

A la tâche du jour que notre coeur s'installe.

Je rends grâces à Dieu pour ses bontés. Et s'il m'est permis de finir par une pensée patriotique, je souhaite à tous d'aimer notre passé pour y apprendre à faire face à l'avenir.

Canadiens-français, soyons hommes, aimons notre pays, aimons aussi de tout notre coeur la belle France qui nous donna le jour. N'ayons jamais la faiblesse de formuler un reproche à notre mère qui nous a tout donné pour quelques peaux de castor: hôpitaux, séminaires, prêtres et martyrs.

En vous rapprochant de notre temps, je dois dire que nos amis, nos confrères morts, s'ils pouvaient aujourd'hui parler, nous donneraient sans doute, d'excellents conseils. Mais ils gardent leurs secrets dans l'au-delà, et nous seuls pouvons aujourd'hui les saluer, ou saluer leur mémoire en attendant l'heure de les retrouver si l'autre vie le permet.

Sujets de discours pour les Rhétoriciens

Leur demander de bien vouloir faire une composition, dix s'il le faut, sur ce sujet: La perte du Canada par la France fut la perte des Etats-Unis pour l'Angleterre.

Sans la perte du Canada par la France Napoléon Bonaparte n'aurait pas été Empereur des Français.

Choiseuil, ministre, pour dédommager la France prit la Corce, en 1766, 3 ans après le traité de Paris 1763, Napoléon y naquit en 1769. C'est parce que Napoléon était colonial français qu'il vint étudier plus tard à l'école de Brienne.

N'ayant pas suffisamment de marine, la France devait tôt ou tard perdre le Canada.

Sans le Canada l'Angleterre gardait les Etats-Unis, qu'elle n'aura pas eu à taxer directement pour ses dépenses de guerre.

Si la France n'eût été catholique que par son gouvernement, elle perdait la grande guerre ; l'Autriche la retenait devant l'attaque brusquée des Allemands.

Vive le bon clergé qui se souvient de France.

L'Eglise n'a été vraiment grande que dans la misère, pour consoler la misère, et n'a pu régner que par la bonté.

Ce sont les abus de pouvoir qui amènent les révolutions.

Le clergé est le médecin des âmes qui souffrent et ne meurent pas ; il a donc des remèdes pour ou contre la vie éternelle.

Nulle force ne l'abat, ceux qui luttent contre lui sont vaincus d'avance, ceux qui luttent avec lui sont sûrs de vaincre, et si la Révolution française a pu égaliser les trônes et un peu les autels, c'est qu'une grande partie du clergé vint à son secours.

EN SOUVENIR DE "NOTRE-DAME-DU-CHEMIN"

Jetant au vent du soir ses échos de prière,
Du haut d'un promontoire aux arbres familiers,
L'église, au geste droit de son clocher de pierre,
Indique l'azur frêle au coeur qui sait prier.

En souvenir aussi du temps qui fuit, qu'on ne sait retenir, mais dont les heures se gravent mieux en l'âme de ceux qui veulent apprécier les voix de l'art, et l'harmonie des sons, sons graves qui se modulent lentement comme des sentences de sagesse, ou sons égus qui percent l'air dans sa franchise les représentants de la chorale du saint temple est venue vous exprimer, ses voeux et ses souhaits en termes sobres, il est vrai, mais au moins sincères.

Le choeur que vous avez longtemps dirigé se groupe encore autour de vous, qu'importe cette fois la mesure pourvu qu'il salue avec harmonie! D'ailleurs les musiciens ne sauraient oublier la note quand le signe qui en marque l'attaque ou le départ vibre en atteignant le sol du souvenir.

Cher maître, en ce monde, la gamme, même avant l'invention de Gui Darezo, eut toujours,

sept progressions distinctes, sans compter les sept épis lourds du bon blé d'Egypte, au temps de Joseph chez Puthiphar, jusqu'au sept merveilles du monde, n'avons-nous pas déjà entonné la gamme harmonieuse et fière de nos espérances en des chants sacrés ?

La gamme se compose de sept notes, notre vie se compose de deux voyelles et d'une seule consonne, le mot vie à lui seul n'émet qu'un son.

La vie se compose de deux voyelles et d'une seule consonne et ne forme qu'un son ; vox en latin est la moitié d'Ave, salut, il veut dire : va ; l'e est par surcroît : à notre choeur un salut qui passe et un son ne suffisent plus, il a aussi voulu ajouter une gamme, au divin salut. Nous joindrons nos voeux avec accompagnement pianissino. Si la vie est courte nous la saluons et lui brûlons notre encens ; nos voix ont des échos qui palpitent aux voûtes et nous berçons l'espoir de devenir dignes des anciens.

En nous quittant, votre nouveau passage parmi nous fut bref, deux amis, deux voyelles, c'est peu de temps, mais ça compte quand l'élan est donné.

Pour la consonne disons ave et pour ce jour, reconnaissez ce choeur qui chantera toujours la gamme des souvenirs.

o o o

Monsieur Paquet, on nous affirment que ceux qui vivent sont ceux qui luttent. N'avons-nous pas lutté ensemble, du sol grave en montant toujours jusqu'à vers l'ut de poitrine.

Cet ut qui chante si haut devrait devoir son nom de ce qu'il part du coeur ; il représente la belle feuille d'automne caressée par le vent, et qui monte comme un hommage de la terre à la ligne azurée des horizons, et cette voix du coeur, cet ut de poitrine, et cette petite chose, cette feuille, cette aile qui s'élève, nous désirons qu'ils soient l'emblème de nos voeux, ces points de contacts, ténus en apparence, mais éternels en leur symbole poétique, l'ut sera chanté quand nous ne serons plus, la feuille renaîtra aux multiples printemps de l'avenir, et nous, nous-mêmes, nous vieillirons sans oublier. Quelle que soit notre route à suivre, qu'il y ait au moins des feuilles, des feuilles de chêne, dans du soleil, symbole de l'amitié durable et fraternelle.

A vous qui nous avez connus, à vous qui dirigiez le choeur de N. D. nos souhaits de bonheur.

Nous laisserons, pour l'instant, au biographe futur, le soin d'analyser votre carrière musicale qui n'est pas finie, si vos occupations vous font vous en retirer pour quelque temps. Au surplus, certaines vérités perdent de leur valeur intime

et s'atténuent au contact du papier. Contentons-nous de vous dire un merci cordial.

AU BANQUET TREMBLAY

Messieurs,

J'ai été chargé de proposer la santé du clergé. Je me suis efforcé dans ces quelques lignes de saluer le clergé du passé et le clergé contemporain.

Braves missionnaires, premiers pionniers de la pensée évangélique au pays canadien ; anciens martyrs des Iroquois, tous ont aimé ce sol où brille leur poussière, où reposent leurs os.

Modeste butineur aux pages du passé, je saluerai humblement leur souffrance et leur foi, afin de mieux mourir dans la foi de mes pères.

Ils ont passé prodiguant leur dévouement et leur amour, au nom du bien, de la religion, pour la gloire de leur mission, de la France et de Dieu, car ces robes noires dont la vie fut immense, venaient de France, luttaient ici, et retournaient à Dieu.

Oui, leur coeur de vrais chrétiens, leur exemple d'absolue abnégation se lisent dans leurs actes, et c'est de leurs cendres vénérées et du souffle de leurs agonies que sont faits les grands souvenirs de la patrie.

Si notre petite nation devient plus florissante dans sa marche vers une affirmation plus forte des qualités ancestrales, remercions ceux qui luttèrent pour nous.

La voix du passé nous indique la route.

Un vent d'énergie traverse notre époque. Les Breboeuf, les Lalemand, les Jogues, les Viel et les Dolbeau nous crient courage afin que les efforts anciens s'unissent à ceux du présent.

Des voutes éternelles des regards nous contemplent, et si nous marchons droit, on nous sourira, bien sur, du haut des portiques de gloire.

Le premier clergé fut grand dans la misère, et cette grandeur là sait traverser les siècles !

Après les semeurs des premières semences, lesquelles se firent à travers les pierres et les broussailles, sont venus les semeurs des secondes et troisièmes semences. Le sénevé apostolique avait grandi. Et sous les branches symboliques du tronc tutélaire, notre clergé, pour agrémenter et faire fructifier le champ divin, notre clergé, dans les anciens sillons si féconds de la foi, sème des églises. Malgré les malheurs de l'époque les choses bénites se propagent.

Après les défricheurs viennent les constructeurs.

Notre clergé, pour aider l'espérance et combattre l'âpre senteurs de la poudre de guerre, élève les temples de la paix.

Dans le souvenir historique de nos premiers martyrs français, ce clergé affrontant des misères dans le respect profond des bons prêtres contemporains qui marchent sur les traces anciennes, au bon clergé présent, au bon clergé futur, au bon clergé de France, de tous les temps et de tous les siècles, je lève mon verre, ce clair emblème des travailleurs de l'éternelle vigne et de l'éternelle lutte terrestre. Que le descendant de David, le doux Nazaréen, celui qui le premier fit le premier miracle du vin de Cana me pardonne, car je le dis dans l'évocation d'une pensée biblique, loin du sens païen, je lève aussi mon verre à la santé de tous les abreuvés de fiel, qui passent en ce monde comme pour aider à atténuer la colère de Dieu contre l'hypocrisie des coupables consciences, des déchaîneurs de guerres et à laquelle les remords des coupables ne sauraient suffir.

Oui, le clergé qui fut et reste le semeur de bon grain est aussi soldat, mais sa victoire n'est pas, pour lui, toujours la plus apparente, mais cette victoire se produit à des moments inattendus, et bien souvent, quand il croit que la moisson n'est pas encore cueillie, c'est alors pourtant que le froment de la vérité nourrit le mieux les

âmes. Car après tout ce n'est pas le soldat qui dirige, mais bien le général, et le général du bon clergé, du clergé qui aime son pays et la France dépasse dans l'art de la stratégie tous les experts ; on nous affirme que Celui-là a pu aider le généralissime Ferdinand Foch, Il voit toutes les intentions et tous les mouvements, et se nomme le Dieu de Clovis et des Francs.

Pour mieux citer cette France immortelle que quelques uns voulaient voir punir, et que je crois, moi, voir récompenser pour la vérité de sa pensée franche répandue de par le monde, je rappellerai en terminant la voix de l'un de ses plus généreux enfants ; le Marquis de Lévis, après une victoire, en rapportant au présent cette phrase du passé et qui rend justice au grand Abreuvé de fiel et de vinaigre : "Qu'est-ce qu'un Chef ? Que sont des soldats ? Que sont des remparts de bois brulés, en face de la croix de ce vainqueur par lui-même, qui triomphe ?

Quid dux ? Quid miles ? quid strata ingentiae ligne ? Hanc Deus, hic crux, et ipse Victor triumphat !

Trop de raison, trop de calcul dans les arts sont une nuisance : défaut allemand. Il faut du goût et de l'agilité.

Québec, 9 mai 1917.

Mon cher G.

J'espère que mes lignes ce matin, ne seront pas trop longues. Tu me parlais d'habit, d'habit usé, ou non, je dois te dire ce que j'en pense : se mal vêtir, quand tout le monde s'habille assez bien, n'est pas approuvable. Ça veut dire qu'on fait fi de tout le monde et des autres aussi. Alors les autres nous envoient promener.

Un envoyé d'une grosse maison de commerce s'est présenté, la semaine dernière, chez une grosse maison de New-York ; après quelques détours, ils fut présenté au gérant de la dite maison avec des lettres excellentes de créance. Par une porte entr'ouverte, le Québecois entendit le gérant expliquer aux actionnaires que le dit Québécois était bien mis et qu'il avait confiance en cet homme, les lettres de créance étaient et semblaient être des choses secondaires ; le Québécois eut un crédit ouvert et immédiat de $100,000.00, s'il eut été mal habillé, il aurait peut être obtenu rien, ou presque rien. Ce n'est pas nous qui faisons la mode, qui sommes en un instant capables de changer la mentalité humaine ; d'ailleurs, une peinture est belle, parce qu'elle rince l'oeil, comme tu dis : pourquoi une personne bien vêtue ne

rincerait-elle pas l'oeil? Et pourquoi ceci ne serait-il pas exigé, et exigible par la société, qui a le droit de penser comme elle, et ce qu'elle veut, si c'est son opinion qu'un bon habit est meilleur qu'un habit râpé, c'est son affaire.

Un homme très riche peut se payer le luxe de se mal habiller, il peut se rire de la société; mais un pauvre, c'est une histoire différente pour lui. Au surplus, un chasseur qui veut tromper le gibier pour le prendre doit être habile : il habille son piège, voilà; l'homme qui s'habille est un piège dissimulé contre ce gibier, l'humanité, gibier qui aime à être trompé et pris. L'habit ne fait pas le moine, certes, mais l'habit de moine fait ressembler à un moine.

Voilà ce que toi, ni moi, n'avons jamais pu nous rentrer dans le coco à notre préjudice et dam.

Totus tibi.

Je n'ai trouvé nulle part dans les livres, que j'ai lus, même l'espérance de l'abolition de l'esclavage avant la Révolution.

o-o-o

Il ne faut pas s'attarder à étudier ce qui est assez étudié, dès que l'étude est bien faite, ne perdons plus de temps: soyons utiles, et avançons !

Québec, 28 juin 1918.

Monsieur B. Sulte,

Monsieur,

Permettez-moi de passer par dessus les précautions oratoires, pour arriver plus vite à l'idée que je veux exprimer.

Je vous dis, tout d'abord, que je veux être franc et poli, et même faire la part du respect personnel qui vous est dû en rapport avec la différence d'âge qu'il y a entre nous. Que ma brièveté soit considérée comme une marque de confiance !

Au fait : quand vous parlez de patriotisme vous me paraissez avoir l'art de déplacer les questions, puisque vous semblez vous f..... des conséquences de vos paroles, vous ne dites toujours que des moitiés de vérités. Ainsi, quelles sont les conséquences d'un patriotisme par vous prêché au détriment de la France? Nous sommes dans des conditions spéciales, pourquoi nous comparer aux Etats-Unis, aux colonies espagnoles, etc, etc !

Les Etats-Unis peuvent se suffire. Nous ne le pouvons pas. Et même que dirions-nous d'un écrivain américain qui semblerait dans ses écrits, mépriser les professeurs des Universités d'Oxford ?

—Ce serait assez bête.

Les anciennes colonies espagnoles qui aiment leur langue, étudient les livres d'Espagne, et c'est de la finesse de leur part, bien que l'Espagne ne brille, certes, pas dans le monde au degré qu'y brille la France en tout. Et bien! les conséquences de votre théorie méchante, en voulant nous éloigner de la France, ce serait nous éloigner de l'intelligence et de la lumière, car nous sommes faibles, puisque nous avons parmi nous des gens qui parlent et qui écrivent sans songer à ce qui peut découler de leurs fausses affirmations, nous devons nous instruire, et sauver notre langue ; et pour cela, ne mettons pas la lumière sous le boisseau. Cette lumière, Monsieur S.., que vous aimeriez depuis si longtemps mettre sous le boisseau, c'est celle de la France, qui luira malgré vous, ne vous en déplaise.

La France, monsieur, vous l'avez toujours méprisée : aujourd'hui parce qu'elle est changée, dites-vous ; et anciennement par qu'elle a fait le commerce des pelleteries. Car j'ai lu bien des compilations signées B. S.... et j'ai été obligé de comprendre que votre part ou votre faible part était l'étude du temps des fourrures que vous ne voyez que fourrure, et jamais de civilisation en retour.

Les conséquences pour nous du détournement de la France : c'est l'épaisseur.

Les conséquences de notre amour et de nos études de la France ? c'est de la clarté et de la lumière !

Je vois bien, Monsieur, que votre choix est définitif !

Vous avez méprisé Crémazie parce qu'il aimait la France, il vous reste, si ce n'est déjà fait, à mépriser les poètes présents et futurs canadiens, et tous les écrivains, vous-même excepté, et votre patriotisme sera complet.

Vous disiez en riant l'autre jour que vous aviez vu naître la ville de Trois-Rivières. Vous commencez à vieillir. Pour ma part, j'aimerais vous voir renaître, mais avec des idées plus justes et d'une autre façon, ou historien consciencieux et logique ou encore romancier. Ce dernier métier vous irait à condition d'étudier et de vous assimiler un peu de vraie littérature française, et aussi de la logique. Pour la logique, si j'étais une fée au chevet de votre berceau, je vous en souhaiterais de bon coeur. Oh ! oui !

Monsieur, apprenez que si tous nos écrivains s'étaient éloignés de la France selon votre désir, nous n'aurions plus de langue française que dans nos campagnes, les citadins écriraient l'anglais et suivraient logiquement Mgr Fallon.

Mais je m'aperçois que vous avez raison; car alors vous seriez le premier prophète (mais français hélas!) dans la hiérarchie des prophètes.

Pourtant le vrai patriotisme est un désir du bien qui doit arriver à notre pays.

Or que désirez-vous du Canada? Un idiome à part, et son peuple à part, un petit peuple de deux millions et demi.

Et vous trouvez bien que les canadiens qui réussissent aux Etats-Unis restent américains !

Et c'est vous qui traitez d'insensés ceux qui ne pensent pas comme vous ?

Et c'est vous aussi qui conseillez de ne pas se gêner avec ceux qui ne se gênent pas avec nous!

Et c'est vous qui désirez la grandeur de votre pays ?

Et c'est vous qui justifiez la dispersion des Acadiens ?

Votre grandeur est une grandeur déserte !

PENSEES

Le chemin parcouru des heures méditatives fait voir au voyageur de la pensée que toute vie est brève, mais que celle qui dure le plus par les années n'est pas toujours la plus féconde.

L'idéal le plus fervent a souvent pour demeure les coeurs jeunes, mais combien de vieillards

aussi rajeunissent leur flamme, en ralumant la constance et la foi de leur déclin dans le ressouvenir des promesses passées !

Ceci est la preuve bénévole que tous les âges ont des avantages ménagés dans l'application des aptitudes, des principes terrestres.

Que nos âmes ne croupissent pas sur les décombres accumulés des pensées vaines !

Comme les moissons qui croissent, elles s'assouplissent et mûrissent dans la rosée et les rayons, dans la moiteur des couchants, dans la paix des nuits lunaires, dans les aubes orageuses, et les aurores triomphantes. Comme les ailes qui s'élèvent, nos âmes doivent apprendre à braver tous les vents, les zéphyres printaniers nous donnent la première espérance, soutiennent l'essor, sèchent les premières larmes, la brise plus forte soutient l'effort, les grands vents alisés trempent les résolutions, exercent l'énergie, et seules les grandes âmes ne tombent pas dans les orages.

Faites votre bien moral de tout ici bas ! Faites votre bonheur des malheurs évités. Soyez droits, soyez francs. N'accusez pas les morts qui n'ont plus que la tombe pour abri. N'insultez pas la

vie par des blasphèmes insensés, car la vie est un don qui nous sera repris.

Ne dites pas que la source de vos déboirs est remplie par un ennemi, car la source des saines joies est aussi près de vous ; laissez reposer l'eau pure, puis, avant d'y puiser que votre coupe soit purifiée. Le mal n'a pas été créé par Dieu, c'est l'abus du bien qui fait le mal.

Le Créateur qui sait créer, met toute chose en place, ce n'est que par un dosage inhumain que des humains s'empoisonnent.

Voir c'est prévoir, prévoir c'est vivre et vivre est un gros capital.

Les coeurs qui se remplissent de bonté valent bien les grands fronts lourds d'esprit. Quand Jésus parlait des fruits secs, Il indiquait les sectaires.

Que font ici-bas les sans-pardons, les rancuniers, les pharisiens, les vaniteux, les absolutistes, les égoïstes ? Ce sont les saboteurs des âmes belles dont s'embaumerait sans cela l'humanité sur la terre.

Les sans-pardons, les rancuniers, les hypocrites, les pharisiens, les vaniteux, les égoïstes et les absolutistes, entretiennent au seuil de l'univers, en stercoraires instinctifs, la peste des fu-

Les toits sont tristes, le ciel est gris, il a plu tout le jour et la pluie veut recommencer à tomber.

Je suis content, il ne pleut ni dans mon coeur, ni dans ma maison, et les tristesses de Paul Verlaine s'espacent pour donner des marges à l'azur de l'âme qui aspire au repos, à la sérénité. Quand on a longuement travaillé, le sommeil a son prix, la nuit est un capital dont l'intérêt est la santé.

Et vous serez heureux par le renoncement aux grandes ambitions incompatibles avec vos dispositions naturelles ; cependant travaillez quotidiennement à la formation de vous-même, retranchez, effacez des défauts, ajoutez, perfectionnez les qualités acquises, travaillez à en acquérir de nouvelles. Vous reconnaissant imparfaits, vous pardonnerez facilement les défauts des autres, et votre amélioration de chaque jour diminuera même les imperfections des personnes de votre entourage.

Heureux les forts, leur coeur franc ne porte pas l'énorme hypothèque des inquiétudes ; car cette grevance ne se solde qu'en monnaie de tristesse.

O vous tous qui passez le gué et les sentiers de l'existence, sachez pourtant que certains êtres humains portent en eux-mêmes, le fardeau du destin.

Dans la balance universelle des obligations de la vie il faut le partage égal des joies et des souffrances. Quand le pain blanc est manger le premier il fait trouver plus dur et plus amer le noir qui vient ensuite. Aussi le pain des âmes puissantes, quelqu'il soit, sera trituré, sera broyé, jusqu'à ce qu'il donne tout le rendement de sa substance.

Verlaine, ô Verlaine s'il a plu dans ton coeur comme sur la ville, je te comprends, je te vois, je te lis, brave poète malade, et je vois bien que tu as manger ton pain blanc le premier, et le pain est un peu comme le vin, puisqu'il n'est gai que dans les coeurs gais.

Jésus lui-même aimait à boire le meilleur le dernier.

THESE SPECULATIVE

Je veux te saluer, terre du Canada, toi dont le peuple colonisateur féconda, agrandit, à force de travail et de sueurs incessants, ce peuple répendit ton nom et tes bornes d'un océan à l'autre, quand au début Québec était tout ton être.

Jacques-Cartier, à la barbe pointue, habile navigateur, avec le Basque, pêcheur aventureux, les premiers virent tes rivages en 1535.

C'est lui qui transporta en la belle France le pauvre chef sauvage emportant dans son coeur amer, et dans son agonie, les regrets mortels des bois de nos savanes.

Samuel de Champlain, politique sincère, en 1608, fonda la vieille cité de Québec. L'ombre des forêts avec Louis Hébert devient moins dense.

En 1642, De Maisonneuve fixa l'emplacement de Ville-Marie.

Pour quelques peaux de castor la France donnait à sa nouvelle colonie des hôpitaux, des couvents, la vie et la civilisation.

Elle ne pouvait en donner plus.

Ceux qui lui reprochent l'obligation contenue au traité de Paris, sont bien exigeants ; pourquoi ne reprochent-ils pas en même temps l'abandon des Etats-Unis par l'Angleterre ? Pourtant ce fut la prise du Canada par l'Angleterre qui lui fit perdre cette immense contrée.

LES SOIRS

I

Quand donc te chanterai-je, ô soir doux et paisible ?

Je veux décrire un jour ton harmonie et tes aurores boréales, tes étoiles lointaines, la prière de tes brises, fêter l'écho de tes échos, le gouffre de tes nuages, l'azur de tes voutes sereines, la splendeur de tes rayons, le deuil velouté de tes ombres, le sommeil ému de nos lacs infinis sous le silence argenté de tes reflets sans nombre.

II

Soir terrestre, béni par les divinités éternelles, embelli sous la majesté des astres, honoré du

regard attentif du Dieu des mondes ; soir souverain, inspirateur des âmes musicales, consolateur des coeurs soumis aux reniements amers. Soir qui rafraîchis les fronts couronnés des sueurs de la souffrance et de l'agonie, tu es l'eau bénite et vivifiante de ceux qui pleurent sur la couche funèbre de leur père et de leur mère.

III

Je voudrais te décrire, soir des voyageurs qui s'éloignent pour toujours et dont les paupières retiennent les larmes de l'adieu ; soir aussi des voyageurs qui reviennent pleins d'espérance vers le foyer natal : pendant que le coeur des autres se resserrent, le coeur de ceux-ci se dilatent, éclatent, ils s'ouvrent comme des portes.

IV

Je voudrais te chanter, soir de lune et berceur, émietteur de rayons sur le berceau des nouveau-nés qui s'éveillent à la vie sous le sourire caressant des nourrices. Que la fée de ce soir là insuffle au petit coeur qui bat pour la vie la pensée du bonheur par la modération et la joie de grandir dans l'existence qui fortifie, celle qui fortifie.

V

Soir des promesses nuptiales, sois bon.

Soir des vieillards dont les jours sont des soirs, tant leurs yeux sont usés, soirs des misères qui s'absentent vers le dernier sommeil, verse ton baume consolateur. Que pour les souffrances qui diminuent, et les bouches qui se ferment devant le pain noir quotidien, les arbres de tes forêts fassent encore une prière en tendant toujours leurs bras suppliants vers l'horizon des couchants sans fin.

VI

Soir de bonté, soir céleste, que ta paix, endormeuse de douleurs, se mêle aux pavots des abreuvés de fiel, afin que ceux-ci s'endorment avec moins d'amertume et moins de songes craintifs et pantelants !

Mon cher G.....

Voici l'automne, l'automne sombre en proie au vent de norouet et aux pluies des marées montantes et descendantes ; un nuage triste couvre les Laurentides et nous laisse à peine voir l'entrée du port, et les ponts, à quatre pattes, cram-

ponnés comme des chenilles sur un bourgeon, embrassent pesamment la rivière sinueuse qui tient son nom du patron qui te surveille du haut du Ciel, et qui signe St-Charles, me dit-on, dans les régistres divins. Malgré la peine de la nature qui pleure ses feuilles mortes, bien que le monde semble courir à sa perte pour se figer dans une époque glacial, semblable à celle du temps des mastodontes pétrifiés ; en dépit du deuil de l'univers, je m'efforce de garder une âme égale, sachant bien que le contraire ne changerait rien de ce qui est, de ce qui a été et de ce qui sera.

Donc comme je n'ai, à peu près, personne avec qui causer, je médite tout seul, faisant les demandes et les réponses, à la manière de Robinson Crusoé, loin du monde dans son île déserte.

Donc je médite, bien entendu sans essayer de scruter l'invisible, mais je médite pour ma propre satisfaction, je vois ce qui se passe, sans faire semblant de voir, j'écoute tout en faisant le sourd, méprisant ce qui me méprise, rendant grâces au moindre rayon de soleil qui me réchauffe : je parle ici des objets inanimés.

N'est-ce pas qu'il y a des choses qui n'ont pourtant pas d'âme et qui semblent nous haïr ? oui, je dis bien : nous haïr : les mauvais jours, par exemple, tandis que d'autres choses semblent

nous aimer : les beaux jours, par un autre exemple. Dès que ça semble nous aimer ou nous haïr, ça y est, c'est ça pour celui qui en souffre, c'est clair, puisque la souffrance endurée est la même, ainsi que la joie éprouvée. C'est donc te dire que je ne lis, ni n'écris : je veux dire que je n'écris jamais de littérature ; non je n'ai jamais fait un seul mot de littérature depuis que j'ai promis ne plus en faire ; par exemple, je fais comme toi, je jette au papier au plus vite ce que je veux dire sur un sujet et je me contente de ça, comme tu as fait l'hiver dernier, c'est plus original, et c'est moins prétentieux ; enfin je m'efforce d'être le roseau pensant, mais pensant le moins de temps possible, le temps qu'il vente dans les feuilles, et le temps que mes feuilles s'envolent, comme des feuilles d'automne, l'automne sombre.

Je t'en enverrai un exemple, ou plutôt un exemplaire, si ça t'amuse, rien que si ça t'amuse, bien entendu, j'ai assez de me faire lire par mes ennemis, sans affronter les amis.

En tout cas, c'est un essaie du genre dont je te parle, tu peux être sûr que, tel que je me l'étais juré, tu peux être sûr qu'on n'y trouve pas une seule ligne, pas une seule ligne de littérature, du moins je le crois, et c'est bien ce qui me console. — Console de quoi ?—de pouvoir causer avec la plus grande liberté, c'est une nouvelle

vie pour moi, sans y mettre de forme. Et cela, dans toute la France, il n'y a que Prosper Mérimée qui y ait pensé.

Donc j'ai bien envie de te transmettre mon petit "ce dernier né".

Enfin, c'est une école où l'on affirme ce qu'on veut, mais sans fioriture, comme cette modeste lettre qui te trouvera indulgent, avec vaillance et courage, pour un ami tel que moi, ami si vrai, si sincère que je n'ai jamais pris de précaution pour te dire ce que je pensais, tant ma confiance était grande.

Ni pour faire croire que je suis peiné d'apprendre que ma manière d'écrire est irrégulière, que mon style est inégal. Non, j'ai toujours considéré l'inégalité de style chez un écrivain comme une qualité de grande valeur, puisqu'elle est de nature à éloigner l'ennui.

Le style, c'est l'humeur, c'est le caractère, c'est le tempérament ; et le contraire serait de nature à former un caractère et un tempérament routinier.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité, nous affirme Boileau.

Québec, 13 novembre 1916.

Cher Ami,

Je dis cher ami, puisque le sens de l'amitié est plus profond lorsqu'on le prononce aux heures graves où le deuil mêle son ombre et son silence à ce qui vous entoure.

Voir votre père habiter cette vie était sans doute pour vous une bien grande satisfaction. Quand votre pensée prenait son vol de votre patrie d'adoption vers le sol de votre jeunesse c'était pour deux qu'elle faisait le chemin parcouru souvent. Une aile de votre pensée s'appuyait sur la vision du père et l'autre sur la vision de la mère; ils sont nombreux ceux qui voyagent ainsi jusqu'à ce jour le chemin se partage à deux, la vision du foyer plus silencieuse d'un côté et celle de la tombe de l'autre, et ceci est le dénouement fatal pour tous, les uns un peu plus tôt, les autres un peu plus tard.

—Je puis bien vous dire que pour ma part, en ce moment, je parle pour deux, puisque mon père n'a précédé le vôtre que d'une année dans l'éternelle absence, et ceci en honorant leur mémoire à tous deux.

L'absence du père fait comprendre à l'enfant que sa présence sera dès lors, plus courte, visi-

blement plus courte. Ce qui doit nous faire songer à ce qui nous attend.

Eh! bien, avec M. L.... c'est le représentant d'une génération qui s'éteint.

Si les bonnes têtes blanches s'en vont décorer l'ombre des sépultures, il en faudra bien d'autres pour les remplacer, et ce seront leurs enfants, ce sera vous, ce sera moi, si le ciel nous prête vie.

Quant à votre père, ayant dépensé presque toute sa vie au village natal, son souvenir y sera mieux gravé. N'envions-lui pas ce privilège, comme pour mon père, la lutte ancienne le lui a vallu.

Tant que je vivrai, je songerai à cette tête blanche décorant l'image de Lanoraie. Pour les plus jeunes, quand un arbre s'abat, l'horizon est changé, moi je garderai l'impression ancienne et le souvenir demeure.

Il nous reste pourtant une manière d'honorer la mémoire des disparus, c'est de remplir notre tâche comme si nous étions en leur présence, et de faire bien ce que nous avons à faire.

Veuillez exprimer à votre mère et à votre soeur mes condoléances très sincères.

Quant à vous-même, permettez-moi de me réservez le droit de vous écrire encore pour vous exprimer plus clairement, ou du moins réitérer

mon amitié laquelle, je l'espère, ne vous sera pas inutile ou stérile.

Voudrez-vous me faire connaître, quand vous aurez du temps libre, quelles ont été les dernières paroles de votre père ?

J'ai lu et relu votre bonne lettre que je trouve pleine de pensées et de jugements que je ne veux pas juger : cependant je me permets d'y mêler quelques idées personnelles.

"Français et Canadiens-français, dites-vous, n'apprécient que ce qu'on leur contestent.

Ce doit être vrai pour les canadiens-français, mais alors nous avons grandement besoin d'apprécier beaucoup de choses, étant donné qu'on nous conteste de gros morceaux dans presque toutes les lignes ; depuis la langue que nous parlons jusqu'aux clous de nos souliers, ou plutôt le ligneuil. C'est vrai, c'est donc le temps plus que jamais de nous bien tenir, il s'agit d'y bien penser. Y penserons-nous ?

Quant à la France, qu'a-t-elle perdu qu'elle ne puisse retrouver, ou se payer de sa perte ?

Du temps de ses rois, le Canada et le Sénégal. Le Canada fut perdu par le traité de Paris en

1763, trois ans après, le Ministre Choiseul, pour consoler le peuple, prenait les iles de Corse. 1766, 3 autres années après ça, 1769, Napoléon y naissait, c'était un homme qui était du bois dont on peut faire un empereur, il devint empereur, il agrandit la France, il est vrai qu'il vendit la Louisiane aux Etats-Unis. Pour prendre le Canada, l'Angleterre s'était appauvrie, tellement qu'elle voulut taxer les Etats, ceux-ci se révoltèrent et aidés de Rochambault et de Lafayette se sont soustraits de la mère patrie, de sorte que la perte du Canada, par contre-coup, et par l'aide de la France, qui se vengeait un peu, fut celle des Etats pour l'Angleterre.

L'Angleterre froissée, aida, de ses deniers aux Clubs des Jacobins, la grande Révolution française. La Révolution de 89 a sa valeur. Plus tard la France ouvre l'Algérie et le Congo, l'Angleterre les Indes, puis Fachoda, enfin la France perd l'Alsace Loraine, mais c'est l'Alsace Lorraine, la revanche c'est-à-dire, qui réduit aujourd'hui l'Allemagne, si la guerre continue.

Toutes nos misères dans la vie sont des objections à vivre, certes, mais utile à l'existence.

MURMURE

Il lui murmurait comme si elle eut penché son front vers son front :

J'ai marché lentement vers la grève contemplée, au long de laquelle tous deux nous sommes déjà venus. Sous l'orme géant qui semble ménager de son front pensif l'azur divin, je me suis ensuite reposé où nous nous reposions avant la jonchée d'antan, et j'ai songé longuement aux paroles que vous prononciez avec tant de douceur, avec tant de douceur que ma mémoire, si rebelle pourtant aux signes conventionnels des langages, a retenues : "Votre vie voudrait se mêler aux choses du mystère". Ou encore : "L'infini vous occupe".

Le petit chien qui vous suivait, un instant, jappa à la lune ; mais vous lui dites alors de se taire, qu'il n'était qu'un simple ornement dans le tableau, et même, qu'il ressemblait aux barbares qui croient que leur verbe est utile à l'heure où la nature veut méditer dans sa beauté et dans sa paix.

"Tais-toi", disiez-vous, doucement, "ne dérange pas les âmes voltigeuses des disparus".

Tais-toi". L'harmonie de l'ombre pensive, l'onde de la rivière reflétant un coin de la voute infinie, les arbres, la moisson sous la brise, la nature entière, à cette heure même, reçoivent du ciel, en des signes d'étoiles, l'ordre d'être ce qu'ils sont.

Et, comme au temps légendaire des bergers d'Argos et d'Arcadie, où les bêtes semblaient réfléchir au sens des accents humains, le petit barbet se tut.

Ah, madame, celle qui commande au chien d'une aussi belle voix, peut commander à l'homme. Et, sans désir ardent d'être entendue, elle sera écoutée.

Et nous pûmes alors contempler ce coin de l'univers, cette parcelle de la terre, de la terre si bonne envers les bons, si ingrate envers les ingrats.

Vous fîtes votre prière pour les âmes voltigeuses, pour les plus douces d'entre elles.

L'heure qui se passe ainsi n'est pas perdue.

Tout ce qui élève la pensée et rend le coeur meilleur est à retenir.

C'est pourquoi je retourne et retournerai vers le rivage nocturne, vers l'orme géant, où ma pensée retrouve la vôtre, où ma chanson intérieure cherche le ton et la douceur de votre voix.

Rien n'est plus beau que le vrai cherché dans la paix des âmes.

Merci à vous qui me l'avez appris. Votre lèvre palira dans la mort, un jour, car vous êtes de cendre et poussière, mais de quelle belle cendre et de quelle bonne poussière !

Ah ! malgré le néant auquel nous sommes voués, le monde est excellent dans son principe : les bonnes poussières, éclairées par les dignes pensées, l'emportent dans la balance de justice, sur le plateau de l'hypocrisie et de la vanité.

Vive l'écho de votre vie !
Quand nous aurons passé nos jours,
Que nos pauvres âmes ravies
Puissent rappeler leurs amours !

Il lui murmurait encore :

Quand le soir tombe, ma solitude est grande, je contemple l'ombre dont le mystère émeut ma vision presque enfantine ; je m'enivre de mes illusions ; je sais qu'elles sont vaines, mais je les garde quand même.

Quand l'astre des nuits seraines verse sur le monde ses clartés silencieuses, je pense à vous et je vous associe au rayon bercé dans les roseaux des étans, quand la brise muette transporte sa fraîcheur nocturne comme une pensée pieuse.

Je sais bien que nos corps sont éphémères comme nos lilusions, mais la paix du soir me fait toujours vous aimer, et, comme cet amour semble me grandir et me rendre meilleur, je le caresse dans mes songes, au long de ma route interminable et j'y mêle ma foi sensible comme en une religion qui soutient.

J'ai dit : interminable route dans le sens restreint de l'expression, car, autrement, je n'ignore pas que je disparaîtrai et que nous disparaîtrons, sans laisser de traces bien visibles de nos pas sur le sable du désert terrestre.

Tout n'est-il pas désert pour les coeurs vides ?

Vous qui passez comme moi sur la terre,
Vous êtes belle, et vous savez charmer.
Laissez au moins mon âme solitaire,
Quand le soir meurt, laissez-la vous aimer.

Le monde est bête, et c'est là notre épreuve ;
Pour adoucir son vacarme abhorré.
Favorisez le rêve où je m'abreuve,
Souriez-moi, laissez-vous adorer.

Il lui murmurait tout bas :

Quand pourrai-je me dire, comme dans votre beau livre, "ma bien-aimée est en moi et je suis en elle ?"

Porté dans mon coeur et elle dans le mien, nous saurions tous deux résoudre le problème, si difficile à tous, de nous unir à l'âme soeur avec la foi qu'une seule âme existe, mais une âme dont la force est doublée et qui pourra rouvrir la porte de l'alcove où le bonheur s'exile.

Un instant de bonheur est un ciel, si l'ange de notre rêve s'y dévoile.

Pourquoi mépriserions-nous la terre si le fruit qu'elle porte est si délicieux, pourvu que nous y goûtions, qu'une seule bouchée laisse en nous une saveur éternelle. Je dis éternelle, même si nous sommes éphémères, puisque le souvenir durera ce que nous durerons, et ce qui dure l'espace d'une vie, pour cette vie même se traduit par le cri :

Toujours à vous, vous qui flattez mon rêve.
Toujours à vous, oeil noir, front parfumé.
Car c'est vers vous que mon espoir s'élève.
Toujours à vous, si vous voulez m'aimer.

PENSEES

La religion c'est un respect : respect de l'être suprême, de soi-même et des autres.

Comment Adam a-t-il pu se souvenir que Dieu lui avait enlevé une côte, s'il s'était endormi ? On ne peut que rêver pendant le sommeil.

o-o-o

Les générations futures jugeront le 19ième siècle ; qu'en diront-elles ? Riront-elles de nous ? Je ne crois pas.

o-o-o

La vie est un composé de chair et d'os, de silence et de bruit tout humecté d'aspirations.

La vie : espèce de mortier qui se dégrade au vent et au soleil de toutes les saisons.

o-o-o

La nuit contient beaucoup : évocatrice de rêves et de grandes choses, grandes comme la gloire, elle sait élever les âmes, il arrive aussi que dans le plaintif endeuillement des soirs erre souvent la pensée amère des souffrances.

o-o-o

La volonté ne peut pas empêcher la foi ni le plaisir de pénétrer les coeurs.

o-o-o

La solitude n'est aimable qu'aux personnes dont la pensée s'élève vers le nuage et l'azur, qu'aux âmes méditatives.

Ne rions donc de personne, car les fous mêmes ont d'aussi bons moments que nous !

o-o-o

Lorsque quelqu'un de ceux qu'on a connus s'éteint dans l'éternelle nuit de la tombe, il faut être content si l'on peut se dire : "bien, je ne lui ai pas causé de peine volontairement."

o-o-o

C'est dans cent ans qu'on aura l'air bien abandonné.

o-o-o

Je ne me compte pas pour un des plus heureux, car ceux qui se croient plus heureux que moi, le sont par le fait même qu'ils le croient.

o-o-o

Ce n'est peut-être pas bien de se laisser bafouer dans ce monde lorsqu'on peut raisonnablement s'éviter cette peine.

o-o-o

Vous voyez rarement un homme vraiment religieux condamné à la prison pour un grand crime.

Demandez ceci à St-Vincent de Paul qui connaît les forçats.

Il n'y a, je crois, dans ce monde que la mauvaise foi, la mauvaise volonté, qui soit tout-à-fait méprisable.

Ah ! si l'on écoutait toujours que la bonne voix, la vraie voix de la conscience !

Les personnes sages et éclairées nous conseillent toujours de l'écouter : recherchons la conversation, les conseils des sages !

Fuyons les méchants.

o-o-o

Les hommes méritent souvent les épreuves qu'ils traversent.

o-o-o

La pensée est la faculté de prévoir les conséquences et de remonter aux causes.

o-o-o

La pensée précise et forte est la faculté de voir les causes et de prévoir les conséquences.

o-o-o

La pensée simple est la facilité de contempler avec l'analyse des visions.

o-o-o

La pensée claire est commune et souvent réflexe, parce que courante et instinctive.

o-o-o

L'homme sans pensée suivie guide de ses démarches et de ses efforts est un candidat à l'imbécilité.

La Vierge dont l'autel est dénué de tout,
Pour l'orner quelque peu, demande un petit sou.

Que votre obole tombe aux pieds de la madonne!
Donnez, Dieu se rappelle et compte ce qu'on
[donne;

S'Il a rendu l'offrande au pauvre du chemin,
Ce qu'on fait pour sa mère, Il le paiera demain !

o-o-o

Non, ce n'est pas le clair de lune qui rend heureux, ni les reflets d'étoiles dans l'onde bleue des lacs qui consolent; ce n'est pas la brise douce et caressante sur la toison des cèdres endormis, ni le rire argenté des sources printanières où s'abreuvent les petits oiseaux, où palpitait jadis le rêve de la belle huronne, qui charmeront seule une existence humaine. Le grand art magique et le charme éternel que possède la nature terrestre ne satisferont pas l'âme avide qui grandit et dont les ailes tendent vers l'Au-delà des horizons; mais quand les heurts redoublés du jour et l'inutile espoir de vaincre la jalousie du sort vous ont fatigué le front et alourdi votre pas dans les chemins abrupts, qu'il vous fallait braver, les joies du silence et de la veille sereine aideront votre repos, adouciront l'âpre soif de votre bouche, essuieront la brûlure de votre

front, et bientôt béniront le sommeil de vos yeux qui se sont rougis à chasser une bosse indiscrète.

Le ciel des nuits, l'ombre des étés un penchant des collines, le voix des autres pleines de gloire ne sont pas toujours le remède infaillible aux âmes malades, mais il arrive souvent que l'atmosphère des jours sereins, est conquis par la foi au silence et la paix des campagnes.

LES LUMIERES AU LOIN

Il me souvient qu'autrefois, bien autrefois, lorsque j'étais petit enfant, quand le soir était venu avec ses velours sombres qu'il accrochait partout, au bord des toits et dans les arbres, je collais à la fenêtre de chez-nous, là-bas, au village silencieux de naguère, mon front anxieux et plein de songe, sur la vitre froide pour contempler, avec une souleur fervente, les mystères du dehors, la fuite des êtres, vivants ou chimériques, sur les routes de la terre et des cieux.

Du proche chemin du "roy", du chemin si beau que poursuit la "grand'rivière" en des miroitements berceurs jusqu'au chemin sublime

des étoiles, mon regard se perdait, abimé, "prostré" dans mon amour des visions lointaines. La voie lactée que grand'mère appelait le chemin des âmes, conduisait ma pensée jusqu'à la talle des cèdres mélancolques de la lune où le sombre petit Nichodème achevait de casser son balai éternel, en punition de son travail du dimanche.

Québec, 15 décembre, 1915.

Je viens de recevoir ta lettre. J'étais pour t'écrire, je t'écris cinq minutes plus vite.

Bien oui, flotter, flotter, il le faut, il le faut absolument, car, sans cela, avec notre nature pulmonique, on ne peut rester longtemps entre deux eaux sans étouffer. Tout le monde comprend ça. En somme la vie est un naufrage où beaucoup se noyent, où d'autres nont plus que le nez hors de l'eau, où d'autres ont toute la tête sortie, soutenus par une planche, une chaise.... d'autres sont dans des chaloupes, d'autres sont rendus au quai de débarquement. Toi et moi nous luttons sur deux bons madriers: la vie qui est le pain, et l'art ou l'espérance qui est l'art..... Avant de mourir, je voudrais bien passer quelques années, sur mes deux madriers, et filer encore, voisin de toi, à préparer une voile

qui nous pousserait.... sur Paris. Je vois que tu manques un peu de l'amour de l'art sacré. Il ne faut pas que tu te noies.

Voyons! Est-il vrai ou pas vrai que tu as sous les pieds deux bons madriers, même trois : le pain, la peinture et la littérature? Quand j'y songe sérieusement, je suis moi-même très étonné de te voir flotter, et je songe au fameux petit cheval gris, lequel, parmi cinquante autres chevaux, à travers la glace défoncée d'un lac, s'était sauver, tout seul, en traversant tout le lac au lieu de revenir à la côte la plus proche, pendant qu'on sauvait les autres au moyen de corde..... de patience et de misère. Le fait est que le petit cheval était de beaucoup le meilleur de tous, et qu'il est mort à 33 ans révolus, âge légitime et mageur pour un cheval ; il n'était pas tuable.

Soyons donc comme le bon petit cheval gris. Nous sommes éprouvés ; Tu as pris, il est vrai, le chemin le plus long et le plus maudit ; mais soir fier d'avoir la vie et de la force, reprends de la fierté. Il faut lutter, lutter, toujours lutter contre tout, et surtout contre notre propre découragement. Ah ! que ne puis-je te voir ce matin, j'ai toujours, comme le disait Léveillé, de la robustesse en moi-même pour quarante !

THEORIE DU BONHEUR

Le pauvre auteur de ces lignes a été presque heureux dans ce monde où tant de personnes se plaignent d'être malheureuses. Il a cru bon de noter quelques unes des idées qui l'ont aidé à passer une vie satisfaisante, si quelques uns peuvent en bénéficier, ce sera bien, sinon, l'heure où il les aura jetées sur le papier ne sera pas perdue pour lui-même, puisque il a essayé d'être satisfait de chaque instant de sa vie, en s'appliquant à prendre toujours le bon côté des choses, point capital de sa théorie.

C'est l'excès qui engendre le malheur, c'est la modération qui fera votre bonheur, mais la modération en tout, sans oublier de ne pousser trop loin l'abstention : il y a l'excès de travail et l'excès de paresse du corps et de l'esprit. Appliquez tout principe qui se rapporte aux autres comme s'il se rapportait à vous-même. Surtout ne vous fiez pas trop aux paroles qui ont un sens multiple, votre jugement est nécessaire, la bonne volonté est indispensable.

Il faut que les circonstances soient identiques pour qu'un jugement porté dans une, soit juste dans l'autre : la lettre est souvent cruelle, l'esprit modéré suffit aux circonstances ordinaires de la vie.

BM
26.1067

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PS
9507
O82L48
1921
c.1
ROBA

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 23 05 04 017 1